

Je parle en mon nom, au nom de mon frère Jérémie
Et bien sûr au nom de notre père Edouard Luntz, qui n'est plus là pour le faire.

Il y a des gens bien partout.

Je ne sais pas combien de fois nous avons entendu notre père nous répéter cette phrase.

Il y a des gens bien partout.

Il le disait, très souvent, il le pensait vraiment, et il tenait absolument à ce que nous, ses enfants, en soyons convaincus.

Bien entendu, ça ne venait pas de nulle part. S'il pensait que, où que l'on soit, dans tous les pays, parmi tous les peuples, toutes les religions, il y avait des gens bien, c'est parce que lui-même en avait rencontré.

Des gens qui l'avait caché, des gens qui lui avait sauvé la vie, des gens pour qui protéger un enfant était une évidence, quelque chose qui ne méritait même pas une discussion.

Des gens bien : Marcel-Antoine et Marie-Jeanne Plancoulaine.

Des justes.

Des gens qui, un matin, on vu descendre d'un autobus un enfant d'une douzaine année, égaré dans une petite ville de bourgogne, perdu, ne sachant où aller, à qui on avait appris à taire son nom et ses origines, et qui lui ont dit « viens », sans plus réfléchir.

Et si en grandissant, en vieillissant, Edouard est resté toute sa vie hanté par la guerre, hanté par le complexe du survivant, hanté par la mort de ceux de notre famille qui n'avaient pas eu le temps de se cacher, Gustav et Tina Kurlansky – je rappelle leur nom – qui ont été arrêtés ce matin du 16 juillet 1942, ont été parqués au vel'd'hiv avant d'être envoyés à Drancy et de là à Auschwitz, où ils ont péri comme tant d'autres, si Edouard se réveillait si souvent la nuit en pensant à eux, s'il nous disait : pourquoi eux et pas moi ? il savait aussi, d'une certaine manière, pourquoi.

Pourquoi eux, et pas lui ?

Parce que lui avait rencontré des gens bien. Des justes

Et que pour cette raison, il savait qu'on pouvait en rencontrer partout. Même s'il savait aussi qu'il n'y avait pas que des gens bien – et dieu sait s'il était capable de se mettre en colère après les cons – il partait quand même toujours du principe que la personne qui était en face de lui était quelqu'un d'honnête, quelqu'un qui ne juge pas les autres pour leur croyance ou la couleur de leur peau, quelqu'un qui ne laissera pas mourir ni battre ni rejeter un enfant, parce qu'il est juif, noir, arabe, ou rom.

L'idée même de racisme était impossible pour Edouard. Et il nous a élevé, nous, ses enfants, avec cette idée là profondément enracinés. Cette idée que je m'efforce aussi de transmettre à mes enfants, Ruben et Noé. Et qu'il n'est pas inutile de rappeler, surtout en ce moment, alors que l'expression de la haine se manifeste à nouveau sans honte ni vergogne, que ce soit sous la forme d'une peau de banane lancée à une ministre parce qu'elle est noire, ou d'un bras tendu, quand bien même le fut-il hypocritement vers le bas, devant une synagogue ou un lieu de mémoire (et je ne parle même pas d'un certain parti d'extrême droite raciste et antisémite qui voudrait nous faire croire qu'il est devenu républicain)

Edouard Luntz était un homme qui croyait, d'abord, à l'humanité de la personne qui était en face de lui. Qu'il fut un pompiste arabe de Bethléem, à qui il lançait un grand « choukrane habibi », un noir new-yorkais à qui il filait un coup de main pour démarrer dans le cinéma, une bande de blousons noirs de banlieue qu'il filma nus comme des hommes au fond d'une piscine, Et combien de fois il a ouvert la porte de notre appartement à des gens qui ne savaient pas où dormir, des gens qui avaient besoin d'un toit, ou d'un refuge.

Parce qu'à lui aussi on avait offert un refuge.

Edouard nous a souvent raconté ses souvenirs de ces années-là, ses années passées à Saint-Germain du bois, en compagnie des Marcel-Antoine et Marie-Jeanne Plancoulaine, auxquels il pensait souvent. Comme il pensait souvent à leur fils, qui était devenu son ami, son ami Jean, presque son frère, lui qui n'en avait pas eu (et sans oublier les enfants de Jean : Pierre, Philippe et Patricia dont il parlait toujours avec amitié et avec chaleur.)

Edouard s'estimait une dette envers Marcel-Antoine et Marie-Jeanne Plancoulaine. Quand bien même ces derniers ne concevaient en aucun cas qu'on leur doive quelque chose, bien entendu. Mais pour Edouard c'était une chose très importante. Il avait parlé souvent de faire cette démarche pour que leur nom soit inscrit parmi les justes. Mais pour diverses raisons, il ne l'a pas fait, et il est mort avant d'avoir pu s'en acquitter.

Nous sommes donc très fiers, Jérémie et moi, qu'aujourd'hui se soit enfin chose faite.

Merci.